Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 38 (1930)
Heft: 1

Artikel: Un vaudois général et poète : Marc Frossard (1757-1815)
Autor: Perrochon, Henri
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-29578

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN VAUDOIS GÉNÉRAL ET POÈTE : MARC FROSSARD

(1757-1815)[1]

Général MARC FROSSARD
(1757-1815)

On sait qu'un jour les habitués de la Société littéraire qu'avait fondée Deyverdun, se demandaient pourquoi le Pays de Vaud produisait si peu de poètes. A cette question le futur doyen Bridel essaya de répondre. Au XVIIIme en effet, les Muses inspirèrent peu nos compatriotes : La Fléchère — qui passa d'ailleurs la plus grande partie de sa vie en Grande-Bretagne — Seigneux de Correvon, Marc Frossard sont à peu près nos seuls *poetae minores* d'alors. Et de ces trois le dernier est certai-

[1] Ce travail a été communiqué en partie à la séance du 24 novembre 1928 de la Société vaudoise d'histoire et d'archéologie.

Sources : Notices biographiques sur la vie du général Frossard, écrites par son fils (inédit). Correspondances et autres documents inédits. Cf. en outre, V. Rossel : Hist. litt. de la Suisse romande. Neuchâtel, 1903, p. 453. — G. de Reynold : Le Doyen Bridel. Lausanne, 1909, p. 118 - 122. — Les Feuillets, février 1912. — P. Kohler : Mme de Staël et la Suisse. Lausanne-Paris, 1916, p. 310 - 312, 330, 475. — E. de Nolde : Mme de Staël and Benjamin Constant. New-York and London, 1907, p. 233. — Ch.-L. Frossard : Livre généalogique de la famille Frossard (100 ex. exclusivement pour la famille). Paris, 1876 - 1878. — De Montet : Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois. Lausanne 1877.

nement le meilleur. M. Pierre Kohler l'a défini : « un des rares Suisses qui firent des vers agréables avant Juste Olivier ». Le seul Vaudois peut-être avant les frères Bridel, pourrait-on ajouter. Et d'avoir servi à la fois Apollon et Mars lui donne un cachet spécial.

Frossard nous est connu par son ouvrage : *Mes dernières folies* ou *opuscules d'un jeune militaire,* publiées en deux volumes à Vienne en 1790. Ces ouvrages de 380 pages au total, furent imprimés à peu d'exemplaires, ce qui explique leur rareté de nos jours. Ils ne furent pas mis dans le commerce, mais donnés, selon la préface, à des personnes sûres, indulgentes, sensibles, aimant les vers, la nature et les beaux-arts. Bien qu'estimant qu'un soldat a autre chose à faire qu'à versifier après trente ans, Frossard publia plus tard quelques poèmes dans le *Journal littéraire de Lausanne,* qu'avait fondé le pharmacien Lanteires et que dirigeait alors la chanoinesse de Polier.

M. de Reynold a fort bien montré la place des *Dernières folies* dans le développement de notre helvétisme littéraire. Sur la personne de Frossard nous avons un article, où des erreurs se sont glissées, de M. de Montet [1].

Les journaux de l'époque : *Journal Suisse, Gazette* et *Feuille d'Avis de Lausanne* forment des sources plus sûres d'information ainsi que ce qui subsiste de la correspondance de Frossard.

Ce n'est point le résultat de découvertes sensationnelles que je livre ici, mais une esquisse, et je tiens à remercier pour leurs renseignements obligeants ceux qui ont été en butte à mes questions importunes : MM. Maxime Reymond,

[1] De Montet donne à tort à Frossard le prénom de Gabriel, place la campagne contre les Turcs en 1778 au lieu de 1788, indique que les deux frères de Marc le précédèrent au service d'Autriche, alors qu'ils y entrèrent après lui. Les incorporations de Frossard sont également inexactes, sa mise à la retraite dramatisée et avancée, etc.

F. Aubert, F.-R. Campiche et tout particulièrement M. Marcel Frossard, Mme Jules de Saugy et M. Jacques de Saugy qui m'ont si aimablement ouvert leurs archives de famille.

* * *

Marc-Etienne-Emmanuel Frossard naquit à Nyon le 27 décembre 1757. L'auteur du livre généalogique de cette famille, le pasteur Ch. Frossard prête à ses ancêtres une origine bourguignonne. Ils seraient venus dans le Pays de Vaud à l'époque de la conquête de Pierre de Savoie... Le pasteur Frossard ne donne pas de preuves de cette affirmation, et comme l'imagination ne semble pas lui avoir manqué, je ne m'arrête point à ces détails. Mais, il est certain qu'en 1350 un Jaquet Frossard vivait honorablement à Moudon ; son fils Jean acquit des droits seigneuriaux à Brenles (1463) ; son petit-fils Humbert devint seigneur de Saugy. Un de leurs descendants, Michel, notaire et secrétaire des Etats de Vaud, signa « les statuts contre les opinions de Martin Luther » que les Etats de Vaud dressèrent à Moudon en 1525, comme le traité de réunion de la baronnie de Vaud au canton de Berne en 1536. Un frère de Michel Frossard, Rodolphe eut deux fils. L'un, Claude est l'ancêtre de la branche qui porte actuellement le nom de Saugy, selon un droit qui lui a été conféré à perpétuité par les bourgeois du petit village fribourgeois de ce nom, lors du rachat des dîmes, au début du siècle dernier. Du second, Pierre, descend la famille à laquelle appartint notre général, qui n'est point donc, à proprement parler un Frossard de Saugy. De cette branche cadette des descendants subsistent en France et en Hongrie.

Le grand-père du général, Jean-Daniel, fut conseiller, justicier, procureur fiscal, moderne seigneur banneret de

Moudon. Il passa toute sa vie dans la cité broyarde, où il était né en 1685. Son père, Gabriel, né à Moudon le 14 septembre 1725, fut capitaine des troupes de LL. EE. et devint justicier de Nyon, dont il acquit la bourgeoisie en 1764. De son mariage avec Jeanne-Françoise Ronzel, originaire de Vevey, il eut six enfants dont cinq fils. De ceux-ci, Alexandre et Aimé moururent sans postérité, au service d'Autriche ; un autre, Toussaint, négociant à Paris, y fit souche. Deux parvinrent à la notoriété : Benjamin-Sigismond, pasteur à Lyon, docteur *honoris causa* d'Oxford ; créateur et premier doyen de la Faculté de Théologie protestante de Montauban ; auteur d'un ouvrage, qui fut fameux à l'époque, contre l'esclavage des nègres, d'un traité sur « le christianisme des gens du monde opposé au véritable », traité qui joua un certain rôle dans la genèse du Réveil ; auteur également de discours politiques et religieux ; fondateur enfin d'une dynastie pastorale au service des églises de France.

Quant au cadet, Marc, il fréquenta le Collège de Nyon, et comme il annonçait d'heureuses dispositions de caractère et d'esprit, son père l'envoya, avec trois de ses frères, poursuivre ses études à l'Académie de Genève. L'étude des langues l'intéressait ; le latin, l'allemand, l'anglais, l'italien et l'espagnol lui devinrent familiers. Mais surtout les auteurs français avaient sa préférence. Doué de quelque talent poétique, il ne tarda pas à écrire de petits vers qui eurent du succès. Présenté à Voltaire, qui accueillait avec empressement à Ferney, et non sans arrière-pensée de propagande philosophique, les jeunes Genevois, Frossard fut complimenté par le Patriarche.

Le cours de ses études achevé, Marc obtint de son père la permission de voyager. A 19 ans, il partit pour l'Autriche où plusieurs de ses compatriotes de la Côte poursuivaient

Reproduction d'une aquarelle
représentant le futur général à la tête de ses troupes,
peint par son frère Aimé.

déjà des carrières honorables. Marie-Thérèse régnait encore en Autriche, Joseph II occupait le trône impérial. Vienne était en plein développement et tendait à devenir un centre mondain et intellectuel. C'est là que Frossard porta ses pas, poussé, comme il l'avoua plus tard, par la soif de voyager, de s'illustrer et de s'enrichir. « Comme le pays ne nous offre aucune ressource, que tous les canaux de l'ambition et de l'opulence y sont fermés, il faut bien aller chercher ailleurs ce que la sage constitution de notre pays nous refuse. »

Muni de lettres de recommandation il fut reçu dans plusieurs maisons de cette capitale, entre autres dans celle du comte de Fries, riche banquier, qui entretenait des relations avec Genève. C'est là que le maréchal François-Marie de Lacy, fils du vainqueur de Pultava, alors président du Conseil Aulique de la Guerre, le remarqua. Le caractère franc et loyal, l'érudition peu commune du jeune Suisse le frappèrent ; il lui fit la proposition, qui fut acceptée avec reconnaissance, de passer dans l'armée impériale, et le plaça comme sous-lieutenant dans le premier régiment de cuirassiers — alors carabiniers de l'archiduc François de Toscane, plus tard empereur d'Allemagne et ensuite d'Autriche. C'était en 1777. — L'année suivante la guerre éclata entre l'Autriche et la Prusse. Les carabiniers de Toscane se trouvèrent dans le corps d'armée commandé par le prince de Ligne. Le prince — lui-même littérateur et poète — ne tarda pas à remarquer le jeune sous-lieutenant, et bientôt s'établit entre le général d'armée et le jeune officier une liaison de sympathie et d'amitié qui ne cessa plus jusqu'à la mort du prince. La guerre avec la Prusse ne dura qu'un an, et la paix ramena le régiment de Toscane dans ses cantonnements de Brandeis et de Lissa, non loin de Prague. Sans négliger ses devoirs militaires, le jeune officier de carabiniers profitait du voisinage de cette ville pour y fréquenter les salons

de la haute société, où il était fort bien accueilli. Le prince de Ligne commandait alors à Prague et en Bohême, il l'engageait souvent à venir passer quelque temps chez lui ; c'était des défits d'impromptus, des pièces légères que l'on s'adressait réciproquement. Le jeune officier était-il de retour dans ses cantonnements, alors une correspondance poétique s'établissait bientôt entre lui et le prince. La plupart de ces morceaux sortis de sa plume, à cette époque de sa vie, se trouvent réunis dans le premier volume des *Dernières folies.*

Durant la même campagne, Frossard se lia avec de Mack, à peine plus âgé que lui, et dont la carrière devait connaître, comme celle de Lacy et de tant d'autres officiers supérieurs autrichiens d'alors, de singulières alternatives de gloire et de servitude. Frossard eut d'ailleurs pour eux, aussi bien dans leurs jours de disgrâce que dans leurs heures de puissance, des sentiments d'attachement sincère. De Mack resta toujours l'ami « plus tendre que Pilade, plus fidèle qu'Oreste ». Et à Lacy, assombri par la défaite, il rendait ce témoignage :

Intrépide guerrier, ministre intègre et sage,
Ami vrai de son roi, père de ses soldats,
Sublime, actif, profond, ferme et plein de courage,
Inimitable en tout, brillant dans les combats.

Dans la solitude des camps Mack et Frossard échangeaient des poèmes mélancoliques, apprenaient par cœur de longs fragments de *Werther,* et discutaient littérature avec plusieurs autres jeunes officiers. Et déjà alors, Frossard a en ce domaine des idées aussi bien établies qu'éclectiques. Curieux en vrai enfant d'un siècle cosmopolite de livres étrangers, il emporte dans ses fontes Kleist, Jacobi, Métastase, et il les imite. Il n'aime guère Young, que tant de Lausannois admiraient ; il le trouve « sinistre », et son

goût voltairien apprécie peu les scènes « sanglantes » de Shakespeare. Mais comme l'auteur du *Temple du Goût* et dans les mêmes termes, il accorde un tribut d'hommages à Boileau « sage et caustique », à Racine « qui charme », au « sublime » Corneille, à Molière « qui fait rire ». Hommages, dis-je sans plus. Car sa sympathie va surtout aux anacréontiques : à Chaulieu, à La Fare, à Saint-Aulaire, à Dorat, même à Saint-Lambert, auxquels il joint « l'aimable Horace » et Ovide, ce maître en l'art d'aimer. Dans une admiration commune et curieuse, caractéristique de l'esprit de Frossard, il unit Voltaire et Rousseau.

La mort de ces deux écrivains inspire à ce jeune soldat, en pleine guerre, en 1778, deux pièces médiocres du reste. L'élégie à Voltaire renferme un singulier portrait du Patriarche, sublime historien, philosophe, orateur, physicien, philanthrope, vainqueur de l'erreur « dont il brisa les armes » et dont la douce vertu « se retrouve en la vie aussi bien qu'en ses vers ». De tels compliments auraient ravi Voltaire ; mais, je ne sais s'ils lui auraient fait pardonner à leur auteur son ode aux mânes de Jean-Jacques, mélange de pathos et de larmes comme il convenait à une âme sensible qui avait, à 16 ans, lu avec délices la *Nouvelle Héloïse,* et qui, plus tard, sur une colline aux environs de Vienne, devait en pleurant encore relire les amours malheureuses de « la tendre Julie », et chercher dans le crépuscule d'un soir automnal l'ombre errante de Rousseau.

Dans sa curiosité juvénile, Frossard ne s'intéressait pas qu'aux poètes. Sénèque, Pope, le « bon Marc-Aurèle » étaient ses « maîtres en augustes vérités ». Et, l'*Histoire philosophique des deux Indes* de l'abbé Raynal, — dont on parla tant à Lausanne, où Raynal se réfugia après la condamnation de son livre — lui fournit des réflexions attendries sur la vie idyllique des bons sauvages, heureux de

leur simple innocence et des secrets du divin Brama et « rejetant de nos mœurs l'attrait si dangereux ». Même la jeune veuve « suivant sur le bûcher un époux qu'elle adore » lui offre un spectacle touchant.

Toutes ces préoccupations littéraires et philosophiques n'empêchaient pas Frossard de se bien battre et aux moments de trêve de se bien amuser. S'il se permettait, jeune sous-lieutenant, de recommander à son capitaine d'organiser des fêtes sans trop d'orgie et s'il lui faisait remarquer qu'on peut bien boire sans briser son verre,

Soyons gais sans trop de tapage,
Laissons aux sots leur vain fracas,

il ne dédaignait point les agapes joyeuses, où il entonnait sa chanson des carabiniers, qui rappelle un peu « la Madelon » de guerrière mémoire, mais avec une forme plus littéraire cependant. Si une jeune fille que la maladie rendait trop belle lui inspirait des strophes romantiques, il chantait en des accents différents des dames moins austères.

En ses débuts militaires et poétiques, il s'est défini assez justement comme :

Chérissant les beaux-arts, sans trop approfondir,
Romanesque, léger, aimant trop le plaisir,

Mais, malgré toutes les dissipations de la jeunesse et ses délassements poétiques, il ne négligeait pas les devoirs de son état.

A la fin de la guerre contre la Prusse, Frossard était lieutenant ; successivement il devait gravir les degrés de la hiérarchie, passant par divers corps de troupes, au hasard des campagnes et des garnisons.

Son zèle et son activité lui valurent bientôt, en 1784, le grade de capitaine, et fixèrent de nouveau sur lui les regards de son ancien protecteur le maréchal de Lacy, qui l'appela

à Vienne en qualité d'aide de camp. Une nouvelle carrière s'ouvrit alors devant lui. Des devoirs plus sérieux lui permettaient moins qu'auparavant de cultiver ses goûts littéraires. Le maréchal, président du Conseil Aulique de la Guerre, et chef et administrateur de l'armée, s'occupait beaucoup de son organisation, ce qui laissait peu de loisir à ses aides de camp. Il passait cependant toujours une partie de la belle saison dans sa délicieuse campagne de Neuwaldegg. Le capitaine Frossard l'y suivit ; jouissant là de plus de liberté qu'à Vienne, il reprenait alors ses délassements poétiques. Ses *Soirées de Neuwaldegg* et plusieurs autres morceaux de ses pièces fugitives datent de cette époque. La guerre qui éclata entre l'Autriche et la Turquie vint bientôt mettre fin à cette existence paisible. Le maréchal prit le commandement de l'armée, et son aide de camp le suivit. Il l'accompagna dans toutes les batailles et les sièges de la première campagne, et eut plusieurs fois le bonheur de se distinguer sous ses yeux. Plusieurs victoires signalèrent la bravoure de l'armée impériale dans cette campagne ; mais le résultat n'en fut cependant pas heureux. Peu couronné de succès dans ses entreprises, le maréchal de Lacy se retira de l'armée, et retourna à Vienne, faisant place à un chef plus heureux que lui : le maréchal de Loudon. Le départ de son chef affligea profondément le capitaine Frossard, mais il resta à l'armée, où il fut attaché à l'état-major. La seconde campagne en 1788 fut dès son début beaucoup plus heureuse que celle de l'année précédente. Le maréchal de Loudon et le prince de Cobourg battirent séparément les Turcs sur plusieurs points ; ils leur prirent plusieurs places importantes, et les repoussèrent jusque dans l'intérieur de leurs provinces du nord. Le capitaine Frossard se distingua dans plusieurs occasions par ses talents militaires. Enfin la prise de Belgrade, dont le bruit retentit dans l'Europe entière, termina

la seconde campagne. Frossard avait eu le bonheur de contribuer par un coup d'éclat d'une haute importance à l'heureuse issue du dernier assaut. Le grade d'Officier supérieur et l'entrée immédiate dans le Corps de l'Etat-Major Général furent sa récompense. La paix qui suivit bientôt après ramena les troupes dans l'intérieur de la monarchie.

Les derniers succès et les conquêtes de l'Autriche en Turquie avaient excité l'inquiétude et la jalousie de la Prusse. Elle avait mis son armée sur pied, et menaçait les frontières de l'Empire. L'Autriche répondit à ces démonstrations hostiles par la formation d'un corps d'observation en Moravie et en Bohême. Le maréchal de Loudon en prit le commandement, et choisit le major Frossard pour aide de camp, choix d'autant plus honorable que le maréchal était rival du comte de Lacy, et bien éloigné de favoriser ses amis, parmi lesquels Frossard occupait toujours une des premières places. Ce commandement fut le dernier du maréchal de Loudon. La mort qui l'avait épargné dans tant de batailles vint le frapper dans son lit. Il mourut dans son quartier général en Moravie. Frossard assista à ses derniers moments, desquels il conserva toujours un souvenir attristé.

Les événements de la Révolution française, qui venait d'éclater, rétablirent bientôt l'union entre les cabinets de Vienne et de Berlin, et les conférences de Pillnitz furent suivies de la déclaration de guerre contre la France. Le major Frossard fut placé comme aide de camp du prince d'Esterhazy, qui commandait dans le Brisgau. Quelque temps après, nous le retrouvons remplissant la même charge à l'armée du prince de Cobourg dans les Pays-Bas. Au printemps de 1794, il était promu lieutenant-colonel. La même année, il était colonel en second et adjudant général de cuirassiers de Mack. Puis, il alla prendre le commandement du régiment de dragons du prince Eugène de Savoye, régiment

qui avait conservé le nom de ce guerrier fameux et qui le conserva longtemps encore. Le colonel Frossard resta à la tête de cette troupe durant les guerres contre la France, jusqu'à la fin de l'année 1797, quand il fut nommé général.

* * *

Cette carrière rapide — général à 41 ans — n'étonne pas lorsqu'on sait combien rapidement Frossard acquit auprès de ses chefs une influence assez grande et comme il sut l'augmenter et la mériter. Ainsi, en plein Carnaval de 1784, nous le voyons renoncer à une permission de quelques jours pour seconder de Lacy dans un moment de presse, espérant que cette preuve de zèle lui vaudra une bonne note. En 1788, il fait écrire par son père à Lacy et au général Browne une lettre de remerciements pour leurs bontés ; et il envoie à son père un brouillon, en le priant de copier exactement « ponctuation et orthographe ». Le justicier Frossard s'exécuta sans tarder ; à ce moment il avait outre Marc deux autres fils au service autrichien. Aimé, qui, après un apprentissage d'horlogerie et des déboires commerciaux, avait rêvé s'embarquer pour l'Amérique, s'était engagé. Il s'illustra dans un combat contre les Turcs en arrachant un des cavaliers de son escadron des mains de l'ennemi. Alexandre, ancien étudiant en théologie de l'Académie de Genève, avait rejoint ses deux frères. Il mourut devant Presbourg, en février 1789, des suites de fièvres malignes. Grâce à leur cadet qui remua ciel et terre pour leur avancement, Aimé et Alexandre firent une carrière rapide. Le premier en trois mois de lieutenant devint capitaine, et ainsi, à sa grande joie, revêtait en si peu de temps trois uniformes « un à parements verts, un autre à parements jaunes et enfin un avec des galons de velours cramoisi », tout cela, ajoutait-il, grâce à « mon bon et digne frère ». Marc risqua encore d'être chargé du sort de

Toussaint. Il eut toutes les peines du monde à persuader ce commerçant qui rêvait de gloire, qu'on ne peut débuter à 36 ans comme enseigne à vingt florins par mois.

Très tôt, le futur général prit aux yeux de sa famille l'aspect d'une providence au pouvoir infini. Et quand Sigismond, le pasteur lyonnais, alla à Paris en 1788 pour solliciter l'établissement d'une église protestante officielle à Lyon, il pria son frère de demander à la cour de Vienne d'appuyer sa requête auprès du ministre d'Etat français. Désolé de devoir refuser un service à son aîné, Marc dut néanmoins lui répondre combien une telle démarche était déplacée, inutile, impossible même.

Si la puissance de Frossard était grande, ses relations étaient étendues. La plupart des chefs d'armes: de Schroeder, de Wolkenstein, de Neugabauer, de Saint-Julien, le prince Charles de Schwartzenberg, Bubna, étaient de ses amis. Et il ne fréquentait pas que des militaires : le ministre de Danemark dans la capitale autrichienne, le comte d'Arrenfeld, la comtesse de Fries qui lisait à ravir le *Mariage de Figaro,* tant de belles madames qui lui inspirèrent de brûlants madrigaux. Point n'est étonnant que Frossard ait assisté en bons rangs au mariage de l'archiduc François avec la princesse Elisabeth de Wurtemberg, en janvier 1788, à la bénédiction donnée par l'électeur de Cologne, comme à la réception qui suivit et dont il relatait les magnificences à ses parents en ajoutant que « le plus beau spectacle fut celui des pauvres qu'on a habillé à neuf et ont reçu chacun un ducat ».

Reçu dans les meilleures maisons de Vienne, ce qui pour un étranger sans titre, ni fortune, était fort flatteur, Frossard ne dédaigna jamais les compatriotes servant sous les mêmes drapeaux que lui. C'est en Autriche qu'il connut Ferdinand de Rovéréa, qu'il retrouva à Rolle plus tard, et sur-

tout un jeune officier du régiment de Langlois, Henri Cazenove [1], poète lui aussi à ses heures. Il avait d'ailleurs de qui tenir. Sa mère, fille de l'historien Rapin de Thoyras et qui devint Mme Blaquières par son second mariage, a laissé un recueil de vers, avec entre autres pièces un « apologue du Rossignol et de l'Aigle », autrement dit Voltaire et Joseph II. Fidèle aux traditions littéraires de sa famille, une nièce de l'ami de Frossard, Mme Laure Garcins de Cottens fut, comme on sait, l'hôtesse de Chateaubriand en 1826. C'est Cazenove qui écrivit, en passant auprès des ruines du château de Habsbourg, ces vers piquants sous la plume d'un officier au service d'Autriche, et que nous a conservés Frossard, en les polissant peut-être, et en faisant remarquer qu'ils ont été composés « dans un moment d'enthousiasme, de patriotisme et de liberté que l'on ne ressent que dans l'âge brûlant de l'énergie et des passions, dans cet âge charmant et dangereux, où l'on ne connaît d'autre politique et d'autres véritables devoirs que l'impulsion de son cœur ».

C'est donc là que naquit l'Aigle de Germanie ?
Ces débris furent donc le berceau des Césars ?
Si le Ciel qui voulut que sous leurs étendards,
Je consacrasse un jour ma jeunesse et ma vie,
Leur inspirait un jour la trop funeste envie
D'asservir le pays qui fut jadis leur bien ;
Reçois-en le serment, libre et noble Helvétie,
Je deviens dès l'instant, abjurant mon lien,
De soldat étranger, soldat de ma patrie,
De mercenaire citoyen.

Cazenove mourut à Lausanne en 1782, lors d'un congé. Frossard dédia des vers émus à la mère éplorée et à sa fille,

[1] Il ne faut point confondre cet Henri Cazenove avec son neveu Henri Cazenove d'Arlens, lieutenant au régiment de Wurtemberg, que Mme de Staël rechercha dans les hôpitaux russes. Ce dernier était fils de Marc-Antoine Cazenove (1748 - 1823), officier aux régiments de Diesbach, puis d'Esterhazy, président de la ville de Lausanne et juge de paix — et de Constance-Louise de Constant d'Arlens, qui accueillit dans son salon de Montchoisy tant d'émigrés illustres.

probablement Cécile, la future épouse de Fernand Rosset, une des victimes de l'affaire des Jordils :

> Entraînés par l'essor d'une jeunesse ardente,
> Aspirant aux honneurs, fatigués du repos,
> D'une patrie en paix, tranquille, indépendante,
> Chacun de nous quitta les trop heureux coteaux...

D'autres Lausannois de passage à Vienne trouvèrent auprès de notre officier un excellent accueil : un jeune de Saussure, apparenté au justicier ; un de Saint-Germain, fils du conseiller Polier-Saint-Germain ; M. Bugnion avec deux Anglais, peut-être l'ancien pasteur de Londres ou un de ses parents.

Les nouvelles du pays ne lui manquaient pas non plus. Le colonel Frossard lui écrivait de Moudon. Les dames de la Corbière, de Nyon, le harcelaient de missives, pleines d'expressions de vive amitié. Elles avaient conservé le meilleur souvenir de ce bel adolescent, « grand, blond aux yeux bleus », comme le dépeignent ses passeports. A une époque où tant de jeunes gens quittaient le pays pour tenter au loin la fortune dans les armées ou le négoce, Mme de la Corbière savait qu'il n'était point facile de marier ses filles et qu'il convenait de souvent rafraîchir la mémoire d'un gendre possible, mais à l'esprit frivole. Elle promettait au jeune Marc de lui donner à son retour des preuves non équivoques de son attachement. Une des filles, Catherine, lui faisait de vraies déclarations sur du papier couleur de rose, affectation qui déplaisait à Frossard. Sa sœur, Mme Roux, lui assurait qu'elle sentait pour lui un venin dans son sang et qu'elle craignait que ce ne fût pour toute la vie. A cette famille trop expansive, le jeune officier répondait sur un ton mi-badin, mi-sérieux, et par le même courrier, il priait son père d'aller observer l'effet de ses lettres sur ces dames: « Dites-moi bien franchement la vérité ; je vois passablement clair déjà dans les affaires de cette vie. » Si, écrivant

à son père, il faisait ainsi le détaché et l'ignorant, demandant même « comment est cette demoiselle de la Corbière ? », il parlait d'elle à Toussaint comme d'une « bien adorable enfant, remplie de talents et de grâces... »

Son père restait cependant son principal correspondant et confident. Il le renseigne sur tout. En 1784, le vin de Nyon s'étant mal vendu, Marc lui demande : « boit-on moins qu'auparavant ? » Il le conseille dans les placements d'argent. Il le félicite d'avoir été élu au Tribunal : « Vous avez bien mérité de votre Patrie, en y remplissant avec honneur les devoirs de citoyen, d'époux et de père... Maintenant vous siégez à un tribunal de justice et commencez une nouvelle tâche après avoir dignement achevé la première. » Il l'encourage à profiter de ses loisirs pour faire un petit voyage à Moudon et de petites courses « qui conviennent également au corps et à l'âme », et « qui sont nécessaires à la conservation de la santé et à la sérénité de l'esprit ». Et il donne le même conseil à sa « chère et respectable mère ». Enfin, il lui confie ses observations sur le caractère de ses frères : sur Aimé sans cesse impatient ; sur Alexandre, toujours mécontent, toujours fronçant le sourcil ; sur l'inconstant Toussaint et sur Sigismond « notre cher ministre », qui est trop prédicateur en société.

On chercherait vainement dans cette correspondance des allusions à des événements publics. Frossard les évite et prie son père d'en faire autant : « Je vous prie de bien vouloir ne rien m'écrire de relatif aux affaires publiques. Cela est tout au moins inutile, les sources où vous puisez tout cela étant des Gazettes qui sont pleines de faussetés. Toutes les lettres de Paris, de Vienne, de Londres, de Versailles contenues dans la *Gazette de Leyde,* ont été écrites à Leyde et jamais dans les lieux d'où elles sont datées. Tenons-nous en donc uniquement à ce qui nous concerne. »

Nouvelles de familles et de la vie nyonnaise, où la santé d'Elie-Salomon Reverdil, l'ancien homme d'Etat danois devenu lieutenant baillival de Nyon tient une grande place, comme l'arrivée en 1789 du nouveau bailli, Gottlieb-Emmanuel Haller, dont les historiens connaissent bien l'important ouvrage bibliographique, « fils d'un homme dont je sais les ouvrages par cœur et que je ne lis que rarement pour ne pas trop aimer la Suisse. On ne prononce ici son nom qu'avec attendrissement et respect. »

En 1789, après treize ans d'absence, Frossard revint passer quelques mois au pays. Sa santé était un peu ébranlée ; il tenait d'autre part à venir consoler ses parents, péniblement affectés par la mort d'Alexandre, décédé au cours de la campagne de l'hiver. Il lui tardait aussi de revoir le pays natal. On connait, a-t-il écrit : « ce besoin impérieux et tendre que tout Suisse ressent de voir son pays ».

Arrivé à Rheinau, il traduisit sa joie de passer le Rhin suisse par ces vers que Bridel reproduisit dans son *Conservateur* [1] :

Pourquoi précipites-tu les flots tumultueux ?
Roule plus lentement ton eau pure et limpide,
O Rhin, tu ne verras dans ta course rapide
Ni des hommes meilleurs, ni des bords plus heureux.

Nyon et ses environs, « séjour de ma paisible enfance... lieux toujours présents à mon cœur », le signal de Bougi, Bursinel, les Plans près de Moudon, propriété du colonel Frossard, lui inspirèrent des pièces, dont plusieurs furent composées à son retour à Vienne, et qui donnent au second tome des *Dernières Folies* un ton de nostalgie, très différent de celui du premier volume, où les traces de heimweh sont rares et superficielles. Et tout ce lyrisme patriotique

[1] *Conservateur* (éd. 1813-1831), VII, p. 428. — *Mes dernières Folies,* II, p. 86.

dont son cœur s'est empli déborde dans une pièce fort longue, souvent pompeuse et médiocre et qui débute par ces vers :

Pays chéri des cieux ! trop heureuse Helvétie !
Asyle du repos, des talents et des mœurs,
Séjour tranquille et cher, ô ma belle patrie
De tant de biens divers, connais-tu les douceurs ?

Et il vante la noble indépendance d'un « Etat partout respecté » ; il le supplie de conserver son innocence, « sa mâle loyauté », de respecter les usages des peuples voisins, sans les copier. Conseils sages, tout à fait dans l'esprit helvétique d'alors, avec, ce qu'on ne trouve pas chez tous les « Helvétiens » de la fin du XVIIIme le souci d'allier à la conservation des vertus ancestrales une culture plus intense des arts, « ce charme de la vie ». Sur ce point Frossard est, comme Bonstetten, très loin de Rousseau, et de ce général de Warnéry qui prétendait que le luxe et le dévergondage des mœurs progressaient en Suisse avec la poésie. Après avoir donné libre cours à ses effusions patriotiques, exprimé le mal du pays comme nul ne l'avait fait auparavant dans notre poésie romande :

Te revoir ! Mon pays ! Que ce mot a de charmes !

il conclut :

Dans ces temps de système ou plutôt de folie
Conservez de vos lois l'intacte autorité,
Laissez régner ailleurs la fougueuse anarchie !
C'est chez vous qu'on ira voir la liberté.

La vie viennoise, telle marquise au nez retroussé, telle charmante jeune fille qui jouait si bien du clavecin, et surtout une « petite femme aux grands yeux noirs », affaiblirent parfois cette nostalgie, mais n'empêchèrent point Frossard de regretter cette terre paisible et de craindre pour elle les nuages révolutionnaires qu'il voyait poindre à l'horizon.

Ce n'est point en effet avec beaucoup de sympathie que Frossard assistait aux progrès de la nouvelle mystique. Il mettait les Hongrois en garde contre l'anarchie :

> Seul, le peuple est faible, il est esclave,
> Il n'est puissant que sous son Roi.

Paroles d'un officier autrichien loyaliste sans doute. Sans être aussi net dans l'affirmation, son poème aux Français marque les regrets que lui cause la disparition des « Français de jadis », brillants et spirituels, ces contemporains de Chaulieu et du « grand Voltaire », voire même ceux de Racine et de la « gentille Lenclos », sujets d'un monarque inimitable. Le goût est perdu, gémit-il ; au génie succèdent les fureurs vaines et le triste cahos. Que diraient Turenne ou Condé, quand ils devraient traiter leur cocher en égal ? Que penserait le bon roi Henri IV, s'il voyait mis sur le même pied un petit bourgeois, un homme de loi et un maréchal de France ? Cette égalité démocratique choque Frossard plus que tous les excès possibles ; la suppression de la noblesse l'indigne : de la noblesse gagnée sur les champs de bataille s'entend, car il n'a que mépris pour des hongrois anoblis parce qu'ils ont su s'enrichir.

Dans ces indignations, il n'y a pas que les sentiments naturels chez le commensal de patriciens viennois, dont il prisait l'élégance des mœurs et l'hospitalité aimable, mais aussi une méfiance certaine pour des innovations venant de France. Sans participer à proprement parler au mouvement de réaction contre l'influence française, comme tant de ses compatriotes anglomanes, Frossard est pénétré d'admiration pour « les braves Germains », qui, non seulement en domptant le Turc, sauvaient la civilisation, mais qui, à son avis, seuls ont du génie, de la vertu, une imagination forte. En Germanie, l'honneur, la bonté, l'énergie tempérée par la bonhomie ne sont point ignorées. « La constitution de ce pays-

ci (l'Autriche), écrivait Frossard un jour, où rien ne se fait par protection et par faveur, est diamétralement opposée aux usages reçus en France. » Aux Français superficiels et légers il appartient de charmer et de briller ; qu'ils se contentent d'écrire de petits vers élégants et aisés !

La profession de foi politique de Frossard est d'ailleurs d'une neutralité prudente :

Je ne suis point aristocrate
Je ne suis non plus démocrate ;
Ces noms grecs dont on tire honneur,
A moi me donnent de l'humeur.
Je hais cet esprit de système...
Je n'entre point dans vos querelles
Je suis Suisse et non pas Français.

Tant de circonspection ne l'empêche point d'être une des nombreuses victimes de ces querelles. C'est du moins ce qu'ont prétendu de Montet et ses autres biographes. Tandis que Marc Frossard participait à la campagne contre la France, son frère Sigismond, rallié au régime nouveau, ami de Rabaut-Pommier et administrateur du département du Rhône, prononçait des discours politico-religieux dans divers temples protestants de France. Les apologies de la Révolution auraient été connues de François II. Et là serait la raison de la mise en disponibilité de Frossard, à peine promu général. Je n'ai point trouvé dans les papiers de Frossard de preuves de cette hypothèse. Il est possible aussi que ses protestations lors de la défaite de Lacy, quelques années auparavant aient joué un rôle dans cette affaire. Peut-être... En tous les cas, il ne fut point obligé de quitter l'Autriche, comme on le raconte parfois. Mis à la retraite, comme plusieurs autres officiers supérieurs, après le traité de Campo Formio qui entraîna la dissolution de plusieurs régiments autrichiens, victime d'intrigues sans doute et d'une disgrâce relative et passagère, il se retira à Vienne où

vivaient encore le maréchal de Lacy et le prince de Ligne. Mais, libre et inactif, il fut repris par la nostalgie du pays natal. Lors de sa dernière visite — en 1794 — il avait essayé, sans succès, de faire prolonger son congé. Maintenant aucune raison ne s'opposait à un retour définitif. Son père était seul à Nyon ; Toussaint et Sigismond étaient pour toujours fixés en France ; Aimé capitaine aux dragons de l'archiduc Jean, venait de mourir.

Mais la rentrée en Suisse était alors impossible au général Frossard ; la révolution y avait renversé les anciens gouvernements, la nouvelle république helvétique était non seulement sous l'influence de la république française, mais son territoire envahi et occupé par ses troupes. Désirant cependant se rapprocher autant que possible de la Suisse, il alla s'établir à Constance où il voulait attendre que le retour de la paix et de l'ordre légal lui permît d'y rentrer. Enfin le traité de Lunéville et l'acte de Médiation rétablirent l'un et l'autre, et le général Frossard, quitta Constance pour retourner à Nyon. Il fit de là peu de temps après avec son père un voyage à Paris où il revit son frère Toussaint qui y jouissait d'une belle fortune. A Paris il fut distingué par les hommes de lettres, qui connaissaient ses poésies, et même le Premier Consul, auquel il fut présenté par le comte de Cobentzel alors ambassadeur de l'empereur auprès de la République, honora de ses égards le général autrichien et littérateur français. Après un séjour de quelques mois il retourna avec son père à Nyon.

Dans les premières années du XIXme siècle, le général Frossard joua un rôle assez en vue dans la société brillante qui hantait les bords de notre lac. Il est possible — un mot de Rosalie de Constant le ferait supposer — qu'il ait loué à Lausanne pour l'été 1803 Petit-Bien, une des maisons que la générale de Charrière de Bavois louait volontiers à des

étrangers en séjour. En 1804, il épousa, à Genève, Françoise-Elisabeth Alric, d'une famille alliée aux Cazenove.

Depuis longtemps Frossard songeait au mariage. De Vienne, il avait souvent demandé des renseignements circonstanciés sur les jeunes filles de Nyon, en âge de convoler en justes noces. Et il avait donné à son frère Toussaint d'excellents conseils sur la manière de faire les premières avances « car c'est contre la modestie et les systèmes des demoiselles, de les faire elles-mêmes », sur la nécessité « avant d'engager sa foi, d'étudier la personne en question, de calculer sa dot et les frais d'un ménage, et de songer que c'est une rude chose qu'un oui éternel ». Toussaint profita si bien des exhortations fraternelles qu'il se maria deux fois. Quant à Marc, il avait toujours pensé qu'en Suisse seulement, il trouverait l'épouse idéale, « belle, vive, aimable et sensible, tendre, non romanesque, aimante sans fadeur ».

C'est dans les lieux charmants où je reçus la vie
Loin des Phrynés, du bruit et du faste des cours,
Que j'irai me choisir une épouse chérie,
Et l'amour vrai suivra tant de folles amours.

Au cours de l'été et de l'automne 1804, Frossard alla présenter sa jeune épouse à ses amis de Vienne et de Paris. La naissance d'un fils, l'année suivante, devait le fixer définitivement en terre vaudoise. Il ne la quitta plus que pour un voyage qu'il fit seul à Vienne, et pour quelques excursions dans l'intérieur de la Suisse et aux eaux de Plombières.

Ce fut le 24 octobre 1805 que naquit l'unique enfant du général : Charles. Elevé dans les écoles militaires autrichiennes, il parvînt aussi au grade de général. Après avoir dressé la carte topographique du Tyrol, il fut attaché à l'état-major de l'archiduc Jean, qui tint son premier enfant sur les fonds baptismaux ; il fut anobli par l'empereur au milieu du siècle dernier. Le général Charles de Frossard mourut à Gratz en novembre 1862.

A la fin de 1806, Frossard acquit à Begnins les immeubles de Charles Desmartines, l'ancien château dit de Rochefort, qui existait déjà au début du XVme siècle. Le 2 mai 1807, la Municipalité de Begnins le reçut comme habitant ; en outre de l'émolument ordinaire, il donna un petit écu pour les pauvres. Mais il ne restait pas enfermé dans sa gentilhommière. Il passait ses hivers à Nyon ; souvent à Lausanne, il faisait retentir du « bruit de ses paroles », suivant le mot de Rosalie de Constant, les dîners de la générale de Charrière, où il voyait la chanoinesse de Polier, les Constant et tous leurs alliés, les Cazenove d'Arlens aux relations cosmopolites, les Langalerie mondains et piétistes, Auguste d'Hermenches, revenu de Prusse ; continuer la liste serait fastidieux. Dans les petites villes de la Côte où toute une aristocratie bourgeoise s'était mêlée aux familles féodales, et où séjournaient de nombreux émigrés et tant d'officiers en retraite, Frossard rencontrait sans doute à Rolle les Eynard-Châtelain, les Rolaz du Rosey, Ferdinand de Rovéréa, le duc de Noailles, ce vieux voltairien qui recevait largement aux Uttins, le jurisconsulte Fabre, Mme Necker de Saussure à l'époque des vendanges. A Nyon, il y avait son vieil ami Reverdil, dont il chérit « le cœur et le génie [1] », l'historien Malet, un autre « Danois », les de Prangins, et les de Saugy, à Vinzel, les de Sacconay, à Bursinel ; à Bossey, la belle madame Doxat, d'Illens, qui rêvait de rivaliser avec Mme Récamier ; à Genève, tant de familles alliées à Mme Frossard ou habituées de Coppet. Car Frossard était reçu chez

[1] L'exemplaire des *Dernières Folies* donné à Reverdil, porte en dédicace :

A vous dont je chéris le cœur et le génie
De ces vers imparfaits j'offre le faible don :
C'est l'ouvrage de la folie
Que je présente à la raison.

(Bibliothèque de Rolle.)

Mme de Staël, où Reverdil l'avait introduit. Si Albertine de Staël trouvait l'esprit du général un peu facile, sa mère devait aimer son caractère franc et son helvétisme, proche du sien. Lorsqu'on mit à l'étude le *Wallenstein,* traduit par Benjamin Constant, qui ne vit probablement pas les feux de la rampe du reste, un rôle fut confié à notre général. Et il n'est pas impossible que des recommandations de sa part aient contribué à préparer l'accueil enthousiaste que Vienne fit à Mme de Staël en 1808.

Il adressa même à la châtelaine de Coppet quelques pièces, restées inédites je crois, et qui, si elles ne sont pas parmi les meilleures productions de sa plume, sont néanmoins caractéristiques de sa manière et des divertissements poétiques auxquels on aimait alors à se livrer. Ainsi cet impromptu « à Mad. de Staël sur les éloges anonymes et quelquefois passionnés qu'elle reçoit... » :

Louer avec esprit un auteur qu'on admire
Est un joli succès qui ne fit jamais peur,
Mais vous ? Comment vous peindre ? Où trouver la couleur
Qui retrace à l'esprit ce que le vôtre inspire ?

Profondément ému, plein de verve et d'ardeur
L'éloge est un aveu, le suffrage un délire,
On écrit, on efface, on hésite, on soupire,
Le mot échappe enfin ; c'est le secret du cœur
Mais on se masque pour le dire.

Une promenade avec Mme de Staël et Mme Récamier à la source de l'Arveyron lui fait écrire :

Fleuve échappant à cette voûte obscure
Suspends un seul instant ton cours précipité,
Désobéis à la nature
Vois le génie et la beauté.

Le pèlerinage des deux amies à Meillerie l'inspire également :

Demain donc, tu vas voir, ô sombre Meillerie !
Unis par un accord nouveau,
Un objet plus beau que Julie
Un esprit plus grand que Rousseau,

Et à leur retour, résumant peut-être leurs impressions, en tous cas les siennes sans doute :

Jean-Jacques ne l'a pas chargé
Ce tableau de pompe et de grâce,
Tout a d'ailleurs changé de face
La nature n'a pas changé.
Cependant ta rive chérie,
O romantique Meillerie
A perdu ses nobles horreurs ;
Au lieu des chiffres de Julie
Des douaniers, des travailleurs,
Au lieu de St-Preux dans les pleurs
Le grand chemin de l'Italie.

Malgré une vie mondaine absorbante et la direction de son domaine, Frossard regretta parfois les années d'activité. Dans son exemplaire personnel des *Dernières Folies,* exemplaire qui se trouve actuellement à la Bibliothèque publique de Genève, le général a ajouté quantité de remarques manuscrites qui dénotent une certaine mélancolie et une évolution dans ses idées. Des pièces légères sont biffées, la vie viennoise trop voluptueuse est sévèrement jugée. Dans la préface, où il avouait avoir aimé les plaisirs, le mot « plaisirs » est remplacé par « beaux-arts », ce qui est moins compromettant. Et il assure avoir été « presque étranger aux distractions de la société, tout entier à des devoirs pénibles ». Entre les prétentions donjuanesques de la première version et les notes austères qui doivent la corriger, il y a place pour des attitudes intermédiaires, plus conformes peut-être à la réalité. D'autres changements encore : l'éloge de Rousseau est très atténué. Les récents événements révolutionnaires avaient appris à d'aucuns le danger de certains sophismes. Jean-Jacques n'est plus « le fier républicain »

soulevant « les peuples opprimés » contre « un vil tyran », mais il se borne à recommander aux rois la bienfaisance et la justice, et aux citoyens la fidélité et la soumission... Jadis le poète avait vu que le bonheur habitait dans les champs et que la maturité apportait la sagesse. Ayant pour toujours rendu son cœur à la nature, il a découvert à Begnins que solitude n'est point nécessairement synonyme de béatitude. Parvenu à la cinquantaine, il avoue :

Je suis encore loin d'être un sage
Je crains trop ce déclin de l'âge
Où l'on vit sans bonheur, où l'âme est sans ressort
C'est le calme, dit-on ; ah ! j'aime mieux l'orage
Cette existence c'est la mort.

On sent dans ces vers des traces des premières effluves du romantisme. Ils sont de 1805, l'année même où le René de Chateaubriand déclarait : « En Amérique, en Europe, la société et la nature m'ont lassé », et s'écriait : « Venez, orages désirés... ». Mais Frossard n'est pas longtemps mélancolique et il conclut sagement :

De la marche du temps, suspendons les progrès
Par l'étude, par l'art et la philosophie,
Et faisons succéder vers le soir de la vie
Aux rêves de bonheur, le charme des regrets.

Si son passé se dorait ainsi de couleurs agréables, son patriotisme helvétique n'était pas en baisse, loin de là. Et ce n'est pas seulement dans les notes qui couvrent les marges de son livre qu'il faut en chercher la preuve, mais dans sa conduite lors du passage des troupes autrichiennes à travers notre pays.

Quand Bubna — son ancien ami et compagnon d'armes — arriva à Lausanne le 23 décembre 1813, ce fut Frossard, qui avec Rovéréa et le capitaine Nillon, de Romainmôtier, lui exposèrent les sentiments du peuple vaudois vis-à-vis de

Berne. Le 3 janvier suivant Bubna rencontra Frossard à Nyon, se déclarait satisfait des mesures prises pour l'hébergement de ses troupes ; il est probable que Frossard n'avait pas épargné ses peines. Le 19 janvier Frossard accompagnait à Genève le préfet de Nyon, de la Fléchère de Beausobre, tous deux délégués par le Petit Conseil pour discuter avec le général autrichien commandant de place des mesures à prendre pour régulariser le passage des armées à travers notre pays. Le 23, dans une lettre fort civile, La Fléchère le priait d'intercéder en notre faveur et dans notre intérêt auprès des généraux alliés. Le 26, nous le trouvons à Lausanne, venant au nom de Bubna préparer le débarquement de pièces d'artillerie à Ouchy, qui, de Genève devaient gagner Schaffhouse. C'est lui qui présida à ce débarquement dix jours plus tard. Enfin, quand, en février, cinquante prisonniers français en route pour Berne, furent délivrés en pleine rue de Bourg par des ouvriers, leurs compatriotes, Frossard est prié d'intervenir auprès de Bubna ; aidé par Mme Cazenove, de Nyon, il essaya d'adoucir le maréchal, peu commode, car sa goutte le faisait beaucoup souffrir. Ainsi Frossard eut l'occasion de rendre des services à son canton. Si, comme Rovéréa, il désirait une constitution plus conservatrice, il était comme Pidou et Monod opposé à une restauration du pouvoir bernois chez nous.

Le 9 septembre de la même année 1814, Frossard eut la visite de l'impératrice Marie-Louise, revenant des bains d'Aix. Elle quitta son équipage à Nyon, monta à cheval jusqu'à Begnins, accompagnée du général de Neipperg, du marquis de Beausset, de la comtesse de Brignolles et de notre général. Une collation lui fut servie dans sa maison « dont la situation est des plus romantiques », dit le *Journal suisse*. A la fin de l'après-midi, Marie-Louise gagna Rolle, où ses voitures étaient allées l'attendre ; le soir même elle descen-

dit au « Lion d'Or », à Lausanne, ne passant point la nuit à Begnins, comme la légende le raconte.

Cette visite flatteuse fut une des dernières joies de Frossard. Sa santé commençait à s'altérer. Au printemps de 1814, il avait été gravement malade, sa famille avait été inquiète et ses amis de Vienne aussi. C'est avec joie qu'en automne le prince de Ligne, vieil ami toujours fidèle, apprenant, par Marie-Louise, à son retour que son « dilectissime generalis » avait recouvré la santé. Ce mieux dura quelques mois. Charles Frossard, dans ses notes biographiques sur son père, narre en ces termes l'approche du dénouement :

« Le retour de Napoléon en France au printemps de l'année 1815 vint rallumer la guerre générale en Europe, et reconduisit les troupes des armées alliées sur les bords du lac Léman ; mais elles ne prirent plus le chemin de la Suisse, elles se rendirent en France par la Savoye. Le Général Frossard ayant des raisons de se rendre alors auprès du Général Frimont qui les commandait, partit de Begnins pour St-Maurice. Il arriva tard à Vevey, il était seul avec son fils âgé alors de dix ans dans un cabriolet à un cheval qu'il conduisait lui-même. La journée avait été fort chaude, la soirée fut froide et humide, ce qui paraît l'avoir saisi, car arrivé sur la grande place du Marché il tomba tout à coup frappé d'apoplexie, sans connaissance, dans les bras de son fils effrayé, qui, n'osant le quitter, resta assez longtemps à attendre du secours. Enfin il fut conduit dans un hôtel où les médecins appelés à la hâte virent bientôt qu'il avait le côté droit paralysé. Madame Frossard vint aussitôt qu'elle eut la nouvelle de cette catastrophe rejoindre et soigner son Epoux, qu'elle trouva encore sans connaissance. Peu de temps après il reprit — sans perdre la paralysie — l'usage de ses sens, et put être transporté par le lac à Rolle et de là à Begnins. »

Il y resta jusqu'à la fin d'octobre. Mais sa guérison n'avançant pas, il voulut aller consulter la Faculté genevoise, dont les célébrités Odier, Pierre Butini, Jurine opéraient des cures remarquées. Voyage inutile. Le *Journal suisse* du 5 décembre 1815 annonçait à ses lecteurs : « M. le général Frossard, ci-devant au service de S. M. l'empereur d'Autriche, et qui était venu à Genève pour consulter les médecins, y est mort hier. »

Trois ans plus tard, Madame Marc Frossard épousa le colonel Jean-François Dufrêne, auquel elle donna trois enfants.

* * *

D'avoir servi Mars et Apollon donne à Frossard un cachet spécial, ai-je dit en commençant. Certes, et d'avoir subi tant d'influences diverses aussi.

Romand et Vaudois, il l'est par son goût de l'analyse, son penchant au moralisme qui se glisse singulièrement jusque dans ses odes bachiques, ses tendances pédagogiques aussi : un poème dédié à sa belle-sœur de Lyon à la naissance d'un premier enfant contient tout un programme d'éducation.

A l'étranger, l'esprit de Frossard s'est affiné et élargi au contact de cercles mondains et intellectuels, tandis que les responsabilités du commandement murirent son caractère, le virilisèrent. Mais, toujours subsista en lui la double influence de ceux qui furent les deux maîtres de son esprit à l'heure où les lectures exercent sur une intelligence encore maléable une emprise définitive : Voltaire et Rousseau. Par sa soumission à des idéologues étrangers, Frossard se distingue des Vaudois d'avant lui, plus repliés sur eux-mêmes, moins cosmopolites de goût et de pensée. En unissant dans une même admiration les deux animateurs de la pensée

française du XVIIIme, il se distingue aussi des Vaudois d'après lui, qui, sous le signe du romantisme, interprété à leur manière, abandonnèrent définitivement le Patriarche de Ferney, dont l'évangile n'avait d'ailleurs jamais eu chez nous qu'une minorité de fidèles, pour ne suivre que le Vicaire Savoyard, un Vicaire Savoyard pénétré peu à peu du souffle du Réveil.

A ce Voltaire, dont il aimait les contes, un trop fameux poème polisson, quelques rogatons, Frossard prit un certain épicurisme, celui dont Arouet s'était pénétré dans la société du Temple, une répulsion assez forte contre tout ascétisme, comme le montre telle pièce de vers écrite en temps de carême, dont les jeûnes choquaient le « calvinisme » de notre général, — le mot est de lui. Voltairien, Frossard l'est par son idéal de vie à la fois laborieuse et mondaine, tout à fait dans l'esprit de *Candide ;* il l'est enfin par ses idées littéraires, inspirées du *Temple du goût,* — d'un *Temple du goût* où les Muses germaniques auraient eu accès, — par sa prédilection pour un français clair, précis, élégant, pour « la belle langue de M. de Voltaire ». C'était sans doute le complément le plus flatteur à son avis, que lui adressait le prince de Ligne, quand il lui écrivait : « Vous avez été mis en nourrice chez Voltaire ».

Délaissant les théories politiques de Rousseau, comme ses idées contre le luxe et les arts, Frossard garda des jours passés à feuilleter l'œuvre du Genevois, plus la *Nouvelle Héloïse* que le *Contrat social* ou la *Lettre sur les spectacles,* un certain sentimentalisme, du vague à l'âme, le sentiment des beautés naturelles aussi ; car il apprécia le charme du lac, des côteaux que le Léman baigne, comme celui des verts horizons et des collines du pays broyard, seule la poésie de l'Alpe lui resta étrangère. A Jean-Jacques, l'œuvre de Frossard doit ses accents de civisme helvétique, comme tant de

pleurs répandus sur de grands hommes disparus ou sur les amours défuntes de jeunes beautés emportées par des maux implacables à la fleur de leur âge : beaucoup de larmes mêlées à des souvenirs de volupté ; comme enfin telles affirmations sur la bonté des exotiques de l'abbé Raynal, ou ces vers sur le plaisir :

> Quand on jouit, on en vaut mieux,
> L'on aime Dieu bien davantage.

De ce mysticisme passionnel et sensuel, qui inspira à plusieurs romantiques des pages brûlantes et des expériences qui ne le furent pas moins, Rousseau ne fut-il pas un des initiateurs ?

* * *

Mes dernières Folies, bien que hors commerce, ne passèrent pas inaperçues chez nous. Les vers enthousiastes d'un jeune étudiant dans le *Journal littéraire de 1736* le montrent. Et si l'épicurisme de ces poèmes ne fit guère de disciples, leur forme si française eut une influence heureuse sur ceux qui rimèrent après lui.

Marquant la place de l'helvétisme de Frossard dans nos lettres romandes, M. de Reynold a noté que probablement le doyen Bridel eut connaissance de son livre et en avait subi l'influence. Bridel connut certainement *Mes dernières Folies*, puisque l'exemplaire de notre Bibliothèque cantonale est dédié, avec le quatrain suivant, « à mon ami M. le ministre Bridel » :

> Ne lisez pas ces riens comme les vers d'un autre ;
> C'est long, c'est ennuyeux, négligé, mal écrit ;
> Ah ! ces vers ne sont pas l'ouvrage de l'esprit,
> Ils viennent de mon cœur, et je les donne au vôtre.

Bridel et Frossard étaient tous deux de Moudon, nés l'un et l'autre à la Côte et la même année, il n'est point éton-

nant qu'ils aient été en relations. Plus que chez le doyen, on pourrait retrouver des traces de la prosodie de Frossard dans les vers de Samuel Bridel, supérieur comme poète à son frère d'ailleurs. Et peut-être aussi, dans la forme toujours, car nos romantiques n'ont guère eu de tendances anacréontiques, chez Louis Manuel, qui, jeune proposant, passa ses vacances à Rolle, sa ville natale, prêcha dans les temples de la Côte et fréquenta Coppet durant l'été 1811, où il y pût rencontrer Frossard.

S'il ne convient pas de donner une importance exagérée à de petits poèmes de circonstances, œuvres de jeunesse pour la plupart, il faut cependant remarquer que des vers écrits en une langue claire, correcte et vive ne sont point si communs en Romandie : Frossard est le seul de nos poètes du XVIIIme qui n'ait pas écrit que des exercices de rhétorique, sans sincérité et sans émotion personnelles.

Dans un portrait de lui-même, Frossard s'est défini un « être bizarre et singulier » :

> Modéré, pétulant, insensible et trop tendre,...
> Tantôt profond, tantôt léger,
> Tantôt gai, plus souvent fort triste,
> Mauvais sujet et moraliste...

C'est être bien sévère pour soi-même. D'ailleurs il ne faut point toujours prendre les poètes au mot. Mais, il reste certain que ce Suisse, attaché à sa patrie et fidèle serviteur de l'Autriche, ce sceptique à la Voltaire et pourtant sentimental à la Jean-Jacques, ce soldat curieux de poésie et de musique — et l'on pourrait multiplier les antithèses — fut une personnalité bien vivante et reste une figure représentative d'un temps qui ne manqua pas d'individualités intéressantes.

Henri PERROCHON.